

La légende de Sylvia et Ted

C'est l'histoire d'un couple, Sylvia Plath, Ted Hughes, qui a « tout sacrifié à l'écriture ». Lorsqu'il la quitte, elle ouvre le gaz. Il consacra sa vie à l'œuvre et à la mémoire de Sylvia, poétesse de génie. Une magnifique biographie de Diane Middlebrook

SON MARI
(Her Husband, Hughes and Plath A Marriage)
Ted Hughes et Sylvia Plath,
histoire d'un mariage
de Diane Middlebrook.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Valérie Rouzeau.
Phébus, 380 p., 20 €.

Sylvia est morte en 1963. Elle venait de s'installer à Londres, dans la maison qu'elle avait toujours rêvé d'habiter, celle du poète Yeats, l'un de ses auteurs de chevet. Elle venait de divorcer, seule désormais avec ses deux enfants et sa frénésie d'écrire, meurtrie d'avoir été plaquée mais heureuse, finalement, de ne plus vivre dans l'ombre de Ted Hughes, le poète, son mari.

Des poèmes, elle en écrit chaque matin, dès l'aube, pour conjurer son angoisse, « justifier le gâchis de [sa] vie ». L'espoir que ses textes seront publiés lui donne l'envie de vivre. Cette année-là, l'hiver est glacial. Sylvia n'a pas un sou, elle est maigre, sans protection. « Coincée comme au fond d'un sac. Pas d'oxygène. » Une nuit de février, elle ouvre le gaz. Elle a trente ans.

Sylvia est morte bien avant. A 8 ans. Lorsque le diabète a gangrené son père, le bel Otto Plath, émigré de Dantzig aux Etats-Unis, celui qui la faisait sauter sur ses genoux en imitant le bruit du tonnerre avec sa voix de baryton. Elle a vu son cercueil abandonné dans un trou de terre rouge, effarée qu'on le laisse « là, comme ça, tout seul, sans protection ». Elle ne cessera d'appeler au secours ce daddy bien-aimé. Pain béni pour les psychiatres, chez lesquels elle éclate en sanglots : « Père, père, console-moi ! »

Sylvia pleure, même quand on veut la photographier : « Je sentais les larmes me noyer les yeux et déborder comme de l'eau d'un verre trop plein que l'on agite. » Les photos que l'on a d'elle sont flatteuses. Elle est belle. En maillot de bain sur la plage d'un été 1954, ou tenant devant sa bouche un bubble-gum, bulle de cristal, elle ressemble à Marilyn Monroe. Look glamour pour romances, dernier cri. Elle attend d'être acceptée pour elle-même. Elle est révoltée contre l'éducation qu'on donne aux filles, « la voie tracée d'épouse et de

mère ». Elle déprime, dérive, et une nuit, dans le cœur noir d'une cité déserte, elle donne sa « garde-robe en pâture au vent », se dépouille de ses « chiffons tristes », brandissant son jupon « comme un drapeau d'armistice ».

Sylvia n'est pas folle. Elle veut être libre, être elle-même. Ce qui la débousole, la condamne, dès 19 ans, aux tentatives de suicide, et la transforme en « pauvre marionnette de peau et d'os », c'est cette indécision, cette contradiction : d'un côté, la difficulté à être comme les autres, un « modèle d'épouse et de mère » (affolant leitmotiv, chez elle) ; de l'autre, son avidité à vivre sa différence, son désarroi d'être soumise aux schémas. Redoute-t-elle de succomber à « ce néant de l'appartenance » ? Elle préfère mourir, ou écrire.

Sylvia Plath : née en 1932, morte en 1963 du « sommeil des noyés ». Il y a, entre-temps, un mariage de deux mille trois cents jours avec Ted Hughes, poète complexe, tour à tour sombre et mondain, fasciné par les sciences occultes et l'astrologie. Mais le tandem formé par Sylvia Plath et Ted Hughes perdura jusqu'à la mort de ce dernier en 1998 : le veuf publia les manuscrits inédits de sa femme et la rendit célèbre, il se mit lui-même en scène dans ses propres écrits comme passeur dévoué, ne cessa de ressasser le thème de l'échec des hommes dans la vie conjugale. Ce qui fait le suc de la magnifique biogra-



Sylvia et Ted, Londres, 25 juillet 1960. DR

phie de Diane Middlebrook, c'est le récit de l'union de ces deux êtres à la fois si complices et si différents, l'histoire d'un mariage qui appartient à l'histoire littéraire parce qu'il reflète une collaboration salutaire (ils s'encouragent mutuellement), parce qu'il décanter « ce qu'ils se donnèrent et prirent l'un à l'autre », en décidant ensemble de « tout sacrifier à l'écriture ».

On accusa Ted Hughes d'avoir censuré certains textes de sa femme. L'enquête de Diane Middlebrook n'omet

aucune des insinuations dont s'est repu le « milieu ». Son livre, qui fait évidemment un sort à la double épreuve subie par Ted Hughes (Assia Wevill, la femme pour laquelle il avait quitté Sylvia Plath, se suicide à son tour au gaz, avec sa fille dans ses bras, en 1969), est l'histoire d'un homme et d'une femme qui eurent la certitude que l'art peut apporter une thérapie mentale, et le récit de la manière dont Hughes se sortit de ses « très étranges ténèbres ».

Ted Hughes se remaria, vécut une idylle électrique avec l'ardente Jill Barber, multiplia les liaisons torrides, mais celui que l'une de ses maîtresses avait surnommé « Barbe-Bleue » ne cessa jamais le dialogue avec Sylvia l'exaltée, proie des malaises, otage d'une nervosité pathologique. Etre rendu responsable de la mort de Sylvia Plath aux yeux des nécrophores ne le détourna jamais de cette certitude que Plath était un génie. Il publia leur correspondance (s'exposant encore davantage au jugement public) et s'escrima à troquer l'image abjecte de la « relique d'époux » contre celle, immortelle, de « son mari ».

Ainsi, lorsqu'il publie les *Poésies complètes* de Sylvia Plath, annotées par ses soins (*Collected Poems*, 1981), Ted Hughes s'invente-t-il un personnage, celui de TH. Plus qu'éditeur, témoin privilégié, parlant de lui à la troisième personne.

Lorsqu'il est couronné Poète lauréat d'Angleterre en 1984 (un titre décerné à vie et par lequel on devient membre de la maison royale), il affirme : « L'énergie jamais diminuée de Plath a exercé sur ma vie une influence majeure ». Le mythe exigeait qu'après avoir été séparés ils soient à nouveau réunis. Il publia *Birthday Letters*, lettres en vers à Sylvia, « pour pouvoir parler simplement avec elle, dans l'intimité ». Explorer son « drame personnel avec les morts ». ■

JEAN-LUC DOUIN

« Désormais, je parlerai toutes les nuits »

On t'a condamnée pour ta folie. Comme ça. Parce que la peur est déjà là, et que ce n'est pas nouveau. (...) Une peur morbide, qui se manifeste trop. Alors : médecin. Je vais chez le psychiatre cette semaine, rien que pour faire sa connaissance, pour m'assurer qu'il est là. Et chose ironique, je me rends compte que j'ai besoin de lui. J'ai besoin d'un père. J'ai besoin d'une mère. J'ai besoin d'un être plus âgé, plus sage, auprès de qui pleurer. Je parle à Dieu, mais le ciel est vide (...) J'ai l'impression d'être Lazare : cette histoire exerce sur moi une immense fascination. Morte, j'ai ressuscité, et je n'hésite pas à recourir aux intenses sensations causées par ma nature suicidaire, par le

fait que j'ai frôlé la mort, que je suis sortie du tombeau avec toutes ces cicatrices et avec cette flétrissure sur ma joue qui (est-ce mon imagination ?) s'étend de plus en plus : comme une tache funeste, elle prend sur mon visage rougi par le vent une teinte plus pâle, tandis qu'elle brunit sur les photographies, sinistrement mise en valeur par ma cadavérique pâleur hivernale. (...) Désormais, je parlerai toutes les nuits. A moi-même. A la lune. Je marcherai, comme je l'ai fait ce soir, jalouse de ma solitude, dans le bleu argenté de la lune glaciale, qui miroite sur les congères de neige fraîche en renvoyant des milliers d'étincelles. Je me parle à moi-même en contemplant les arbres sombres, d'une bienheureuse neu-

tralité. C'est tellement plus facile que d'affronter les gens, que de devoir paraître heureuse, invulnérable, intelligente.

Je suppose que si je me laissais faire je pourrais devenir alcoolique. Ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination. Quand le ciel, dehors, se contente d'être rose, et les toits des maisons noirs : cet esprit photographique qui, paradoxalement, dit la vérité, mais la vérité saine, sur le monde. ■

Notes de Cambridge (février 1956) in Carnets intimes (*La Table ronde*). De Sylvia Plath, on pourra lire aussi *La Cloche de détresse* (Gallimard, 1987) ou *Le Jour où Mr Prescott est mort* (*La Table ronde*, 1995).